

Jean MABIRE

Magazine des Amis de Jean Mabire

Publication trimestrielle de l'Association des Amis de Jean Mabire éditée par le groupe EDH™
15 route de Breuilles, 17330 Bernay Saint Martin - <http://amis.mabire.free.fr> - EDH 2008 ©



n° 23



Halvard MABIRE

Jean Mabire et la mer



Philippe CONRAD

Historien de la marine



Typhaine JOUON DES LONGRAIS

“Homme libre...”



1778 1503

ISSN 1778-1507
France : 3 €



« L'éternité c'est la mer mêlée au soleil. »

Arthur Rimbaud



Photo de couverture :
Jean Mabire,
à la passerelle du « Camarade »,
avec le Patron,
disparu en mer quelques années plus tard.

Il faut avouer que chaque bulletin de notre Association est une nouvelle Aventure que nous menons parfois avec difficulté, mais nous essayons rarement un refus ou une dérobade lorsque nous demandons une intervention, un témoignage à toute personne ayant connu Mait'Jean à une époque de sa vie ou sur un sujet traité en commun, parfois une simple rencontre apporte beaucoup.

En abordant le thème de la Mer, nous nous attaquons à un univers méconnu ou simplement connu par quelques initiés, les écrits de Jean et quelques autres ouvrages traitant de batailles navales. Grandeur de la marine ou encore pirates et corsaires. Ne sachant trop par quel bout aborder le sujet, nous avons laissé **Katherine MABIRE** prendre la barre et manœuvrer de peur de nous enliser dans des eaux stagnantes, c'est donc à Katherine que revient le mérite de la réussite de ce lien qui nous a réunis aujourd'hui et qui est une page magistrale de la vie de Mait'Jean.

Nous étai bien sûr venu à l'esprit de parler de l'œuvre littéraire de Jean traitant de la marine, pour cela donc Katherine s'est adressée à **Philippe CONRAD** qui nous en a rendu l'ensemble en l'effleurant de souvenirs personnels qui nous prouve une nouvelle fois la puissance de travail de cet homme. Une femme nous apporte bien souvent plus de chaleur, plus de tendresse lorsqu'elle écrit, c'est du moins ce que nous ressentons en lisant le témoignage de **Typhaine JOUON des LONGRAIS** pour cette dame férue d'Histoire, il est assez, normal que *La Mâove* l'ait fortement marquée puisque c'est sans doute plus un roman historique qu'un livre purement de marine, ici aussi nous ressentons beaucoup de sensibilité et de pudeur lorsqu'elle évoque ses souvenirs.

Mais avec **Halvard MABIRE**, tout change. Nous avons approché Halvard, n'étant pas absolument certain d'obtenir sa collaboration puisqu'il passe le plus clair de son temps à la mer et répétant à qui veut l'entendre que lorsqu'il débarque, sa plus grande hâte est de repartir, la terre n'étant pas du tout son élément. Ce fut donc avec une très grande joie que nous avons réceptionné son article. Une grande joie mais surtout une immense émotion à sa lecture. Que Halvard MABIRE ait donc écrit ce texte sur le pont ou dans la cabine d'un bateau ne nous étonnerait pas outre mesure. A part le fait que c'est le témoignage d'un fils sur son père, ce qui n'est pas toujours chose évidente à reproduire c'est particulièrement l'approche de la mer par un homme simple comme bien souvent un marin l'est. En fait, en lisant ces lignes, permettez-nous de nous interroger duquel du père ou du fils est le plus attachant ? La réponse est sans doute que les deux le sont d'une façon différente et, comme nous fûmes l'Ami du père, nous avons très envie de devenir celui du fils, mais ceci est une autre chose.

Petit-fils d'un marin pêcheur du « *Mimi-et-Charlot* », **Benoît DECELLE** nous conte cette rencontre avec ces hommes de mer, l'expérience de pêcheur de Mait'Jean qui, pour écrire vrai approchait au plus près ses acteurs, ce qu'il sera tout au long de sa carrière, expérience qui peut sembler normale aux yeux du simple mortel mais qui n'est, certes, pas toujours évidente.

Nous continuons donc à marcher dans les pas de Mait'Jean en essayant d'y trouver toute la vérité et la rigueur qu'il apportait lui-même à son œuvre.

Ce n'est pas une chose facile, souhaitons simplement qu'à chaque appel que nous lancerons, nous obtiendrons les réponses qui nous permettront de poursuivre cette merveilleuse Aventure à la recherche d'un écrivain qui reste un guide.

Bernard LEVEAUX

Adhérez !

À remplir soigneusement en lettres capitales. Cotisation annuelle

- ☐ Adhésion simple **10 €**
- ☐ Adhésion couple **15 €**
- ☐ Adhésion de soutien **20 € et plus**

Hors métropole, rajouter 5 € à l'option choisie.

Nom : _____

Prénom : _____

Adresse : _____

Ville : _____

Tel. _____

Fax. _____

Courriel : _____

@ _____

Profession : _____



Jean Mabire et la Mer

Le moins que l'on puisse dire est que Jean Mabire n'était pas un Marin.

Et ce pour plusieurs raisons.

La première raison qui vient à l'esprit est déjà de se référer à la vieille définition du marin, exposée dans les dictionnaires anciens : « **Marin : être rustre, se nourrissant essentiellement de tabac et d'alcool** ».

Je tiens cette définition d'Eric Tabarly, qui aimait la citer, non sans humour, lorsque quelqu'un le taquinait pour son soi-disant laconisme. Laconisme qui n'existait d'ailleurs que dans l'imagination de certaines personnes, frustrées de ne pas obtenir de réponse alors qu'elles posaient des questions si idiotes qu'aucune réponse censée ne pouvait sortir de la bouche d'une personne au cerveau normalement constitué.

On s'aperçoit, à travers cette définition, qu'il n'y a donc vraiment aucun rapport entre Jean Mabire, être raffiné et sensible, et un marin, tel que décrit dans l'imaginaire traditionnel des terriens.

La deuxième raison, probablement plus sérieuse, est que Jean Mabire adorait la Mer. Il adorait tellement la Mer, qu'il avait du mal à s'en éloigner et qu'il n'aurait pu imaginer un Monde sans Mer. Aussi bizarre que cela paraisse, cet amour de la Mer est souvent une bonne raison pour ne pas spécialement ressentir le besoin d'aller dessus, et encore moins avoir l'envie d'être marin.

Même si certains marins adorent la Mer, j'en fais partie, il faut bien reconnaître que tous les gens qui naviguent dessus ne partagent pas cet amour. D'ailleurs, en comptant bien, je pense qu'il doit y avoir plus de gens qui adorent la Mer sans jamais « **avoir mis les pieds dessus** », que de gens qui la pratiquent et qui y trouvent du plaisir tous les jours.

Incontestablement, Jean Mabire se situait donc dans les rangs des amoureux de la Mer que je qualifierais de « platoniques ».

Je crois aussi que Maït'Jean étant doué d'un imaginaire très puissant, il préférerait probablement imaginer ce qu'il pouvait y avoir derrière la ligne d'horizon, plutôt que d'aller voir physiquement ce qu'il en était en vrai. De cette façon, on ne risque pas d'être déçu par ce que l'on découvre, surtout à une époque où il n'y a malheureusement plus de « **terra incognita** » et que les zones blanches des cartes ont disparues, hélas, depuis longtemps.

Je pense qu'à une époque autre, il en aurait été peut-être différent pour l'attraction de Maït

Jean pour une carrière si ce n'est de marin, au moins de « **découvreur** », mais ce genre de supputations est assez stupide et inutile, car on ne réécrit pas l'histoire et avec des « **si** », on peut raconter n'importe quoi. Par exemple, « **si ma tante avait deux mâts, ce serait une goélette** ». Donc nous n'en resterons qu'au factuel.

Je soupçonne également Maït'Jean, ayant horreur de toute forme de conflit, de se refuser à tout contact qui aurait pu être un sujet de fâcherie entre lui et cet élément qu'il chérissait.



par Halvard Mabire

Hors les sujets de fâcheries peuvent être nombreux entre l'Homme et la Mer. Hormis le fait que c'est un élément absolument incontrôlable, à la force colossale, et qui bouge sans arrêt, il faut rajouter le fait que c'est mouillé (normal, c'est de l'eau !), souvent froid, et par-dessus le marché salé !

En plus, en amont de l'aspect poétique et lyrique de la navigation au fil de l'eau, il y a la réalité de la navigation. C'est à dire un minimum d'aspect scientifique avec tout de même un tout petit soupçon de trucs qui ressemblent vaguement à du calcul, avec quelques règles fondamentales assez basiques.

La simple évocation de cet aspect de la pratique de la navigation suffisait à faire dresser sur la tête de Maït'Jean des cheveux qu'il n'avait pas, et aussitôt il se réfugiait dans sa fameuse phrase « **j'y connais rien, c'est pas mon métier** ». La messe était dite, et il était donc évident que jamais Maït'Jean ne se déciderait à franchir cet obstacle qui lui semblait totalement insurmontable, pour dompter un minimum les chiffres des déclinaisons magnétiques, des douzième de marées et des azimuts des relèvements des amers remarquables pour pouvoir ensuite profiter de la grande liberté du Large en autonomie totale.

Pour autant, Jean Mabire ne refusait jamais un embarquement, quelque qu'il soit, du moment que la compagnie était bonne, la valeur du capitaine reconnue et l'aventure au rendez-vous.

Avant d'avoir eu la chance de partager quelques navigations communes sur lesquelles j'aurais l'occasion de revenir, Jean Mabire a pourtant eu assez souvent l'occasion de poser son sac à bord de diverses embarcations. De par son métier de journaliste (ou plutôt devrais-je dire « sous prétexte » de métier de journaliste) à la *Presse de la Manche*, toutes occasions



étaient bonnes pour aller respirer un peu l'air du Large et revenir avec quelques-unes des plus belles pages qui lui ont été données d'écrire.

Je ne m'appesantirais sur les écrits racontant ces aventures maritimes, car je préfère laisser à chacun le plaisir d'aller les découvrir par lui-même, mais je préfère évoquer ces navigations non pas par ce qu'elles devaient être vraiment, mais par ce que mon imaginaire en a fait.

L'Aventure

Je crois que c'est un des premiers noms de bateau qui m'ait marqué.

Hormis le fait d'être un nom digne d'un album de Hergé, c'est surtout le nom d'un Escorteur de la Marine Nationale. Escorteur mis en service en 1944, désarmé en 1962, 93 mètres de long et 121 hommes d'équipage, basé à Cherbourg et affecté à la surveillance des Pêches en Mer du Nord et sur les grands bancs de Terre Neuve.

J'ai su de quel type de navire il s'agissait bien plus tard, après quelques recherches, mais lorsque l'on est gamin on est émerveillé par tout « bateau de guerre », du moment qu'il est gris, qu'il y a dessus des marins en uniforme qui saluent tout ce qui bouge et qui passent leur temps à peindre le reste, et qu'il y a un matelot au garde à vous qui siffle lorsqu'un officier franchit la passerelle de coupée.

Imaginer que mon Père ait pu avoir le privilège d'embarquer sur un tel navire a peut-être aiguisé ma curiosité et mon envie de fouler un jour à mon tour les ponts de ces merveilleux bateaux. C'est peut-être pourquoi je ne rate jamais une occasion de visiter un bateau de la Royale (c'est ainsi que l'on surnomme affectueusement la « Marine Nationale » entre marins, probablement parce que l'on sait que les temps peuvent changer, mais pas les marins...) et je suis toujours partant pour une virée quelconque à bord d'un des quelques (trop rares) navires qui nous restent.

Plus qu'un rôle de « surveillance » des Pêches (qui ressemble de plus en plus à du « flicage » de nos jours) le bateau de la Royale avait surtout une mission de présence et d'assistance. Ce n'est que bien des années plus tard que j'ai pu imaginer un peu ce qu'avait pu avoir été cet embarquement, en visionnant le remarquable film de Pierre Schoendoerffer « *Le Crabe Tambour* ». Mon père a toujours évoqué cet embarquement comme une superbe aventure et je pense que de se retrouver dans un univers à la fois maritime, militaire et en plus au milieu des Pêcheurs, ne pouvait que le ravir.

A propos du côté militaire, justement, je voudrais en profiter pour ouvrir une parenthèse pour dévoiler certains aspects peut-être peu connus de la personnalité de Jean Mabire. En effet, certains lecteurs pourraient s'imaginer à travers ses écrits que Jean Mabire était plutôt du genre « militariste », hors, à mon avis il n'en était rien. Ayant une sainte horreur de tout « système », Jean Mabire était bien allergique à tout règlement, qu'il soit civil ou militaire. **Il ne faut pas confondre « respecter les règles » et « suivre ou appliquer un règlement ».** Voilà bien une chose différente et parfois antinomique. Ce qui lui plaisait dans la vie militaire se résumait essentiellement au plaisir d'être dans l'action

en commun avec les Camarades et aussi d'avoir une vie où les détails matériels sont pris en charge par quelqu'un d'autre. Par contre, l'action avait un sens et un enjeu réel et Jean ne voyait donc pas l'intérêt d'une vie militaire quelconque en temps de paix. Je me suis toujours demandé si finalement ce qu'il ne regrettait pas le plus des expériences militaires qu'il lui ai été données de vivre n'était pas le fait de pouvoir se consacrer complètement à l'action, tout en étant détaché de la préoccupation des détails basement matériels, tels que ravitaillement, organisation du « matos » et des transports, paperasses, etc., bref, de tout ce qui pourrait la vie civile et qui a toujours été considéré comme des tâches inintéressantes et futiles par Maître Jean. Enfin, pour clore cette parenthèse, Jean avait la même phrase que Tabarly lorsqu'il était taquiné par certains antimilitaristes de base à propos de l'armée : **« il y a des cons partout, et ce n'est pas prouvé qu'il y en ai forcément plus dans l'Armée qu'ailleurs »** (à part qu'Eric Tabarly disait *la Marine*, en place de *l'Armée*).

Pour en revenir à *L'Aventure*, j'imagine très bien que cela dut être une expérience qui a du ravir Jean, d'autant plus qu'à bord d'un bateau de la Royale tous les côtés un peu chiant de la vie militaire disparaissent pour faire place à un véritable travail d'équipe, où chacun fait bien son travail, car chacun sait que les autres peuvent compter sur lui comme lui compter sur les autres. Et puis justement, pour ce qui est de l'intendance, la réputation des cuisiniers de la Marine n'est pas surfaite. Et partant du principe qu'un sac vide ne tient pas debout, Jean a toujours eu un appétit en rapport avec les activités qu'il faisait ou qu'il comptait faire et malgré les soubresauts du bateau (c'était en plein hiver tout de même !), je suppose qu'il a fait honneur à la table du bord.

Par contre, nous n'avons pas beaucoup évoqué en détail cette aventure et je ne saurais donc jamais si les discussions du carré étaient aussi animées que dans « *le Crabe Tambour* » et s'il y avait un vieux chef mécanicien breton et mystique pour jouer le rôle de Du-filleau évoquant l'Ankou...

Je n'ai malheureusement pas non plus trouvé de photos évoquant cette période, mais voilà bien un objectif pour « les Amis de Jean Mabire »...

Le Mimi-et-Charlot, le Camarade, et autres expériences de pêche...

A la grande époque de la *Presse de la Manche*, au début des années 60, Cherbourg vivait beaucoup autour de son activité Pêche et mes souvenirs d'enfance sont largement meublés par l'image du Bassin du Commerce plein de Chalutiers ou autres navires de pêche, Caseyeurs et Cordiers entre autres.

Quand je disais grande époque de la Presse, c'est qu'il s'agissait d'un temps où la presse locale et régionale avait son propre staff de reporters, qu'elle n'hésitait pas à envoyer *in situ* pour ramener un bon papier, au lieu de se contenter de recopier les telex ou les mails de l'AFP en y rajoutant juste les fautes d'orthographe. Donc il fut facile pour le Reporter Jean Mabire de convaincre sa rédaction qu'il fallait s'embarquer pour faire vivre « **de l'intérieur** » au lecteur ce que pouvait être « **Le Grand Métier** ».



Là encore, j'étais trop jeune pour avoir tous les détails ou la compréhension totale de ces embarquements. Je n'ai partagé qu'une expérience avec mon père, c'était à Dielette à bord d'un petit Doris armé par « *Quat'sous* », figure locale légendaire, et dont la lecture de **Pêcheurs du Cotentin** en apprendra plus au lecteur. L'essentiel de ce que j'ai retenu de cette marée, malgré mon tout jeune âge (je devais avoir dans les 5 ans), se résume au fait que ça mouillait terriblement, qu'il faisait froid, que les cordes des casiers arrachaient la peau des mains et qu'en Mer on a tout le temps faim. Mais surtout j'ai retenu que ça me plaisait et que l'inconfort physique est le prix normal à payer pour accéder à ce monde de liberté, d'aventures et inaccessible pour les terriens.

J'ai compris aussi bien plus tard ce que mon père voulait dire en me disant que si l'on n'est pas malade sur un chalutier en pêche l'hiver, c'est qu'on a peu de risque d'être sujet au mal de mer. En effet, outre les odeurs de poissons, d'humidité et de gazole, il faut ajouter les mouvements désordonnés d'un bateau lourd, qui bouchonne à faible vitesse pour chaluter, dans une mer tout aussi désordonnée. A tous ces maux il convient de rajouter le froid et le sel qui fait que rien ne sèche jamais. D'après ce que j'ai compris, Maït'Jean s'est bien adapté, mais il peut parler en connaissance de cause de ce qu'est le mal de mer (qu'en l'occurrence il semble n'avoir connu que sur cet embarquement). Une preuve de plus que Jean Mabire était bien un terrien capable d'une grande faculté d'adaptation, mais pas pour autant un mutant dont l'estomac peut résister à n'importe quel traitement quotidiennement infligé sur un chalutier en pêche.

De cette aventure, il m'en reste aujourd'hui le portrait de mon père que je préfère.

A la passerelle du « Camarade », avec le Patron, disparu en mer quelques années plus tard.

Une certaine fatigue se lit dans le regard du journaliste, mais aussi une certaine plénitude et la satisfaction d'avoir partagé la dure vie d'une certaine Elite des Travailleurs. Maït'Jean a toujours eu beaucoup de respect et d'amitié pour les Pêcheurs. Ce sont des hommes libres qui ont accepté de trimer comme peu d'hommes peuvent supporter de le faire, mais qui, seuls maîtres à bord, ont pris leur destinée en main pour faire un métier d'un autre temps.

La Pêche, surtout à cette époque, est un métier où on ne triche pas, on dort peu et on bosse dur. Les bons s'enrichissent et les mauvais font faillite. L'erreur se paie souvent au prix de la Vie, la réussite ne sourit qu'aux audacieux qui ont du talent et du courage. On vit au rythme des marées, de la météo, de la lune et les contraintes de la nature commandent. C'est probablement pour cela que c'est vraiment un métier d'un autre temps et c'est aussi pour cela qu'il y avait matière à satisfaire l'imaginaire de Jean Mabire.

J'aime bien cette photo car d'une part la Mer rend toujours les gens plus beaux et d'autre part elle évoque la période Cherbourgeoise de Jean Mabire...

Peut-être que l'on ne devrait jamais quitter son Cotentin, finalement, quand on a la chance d'y être...

La Voile

Et la Voile dans tout ça ? On me demande toujours « **votre Père faisait du bateau** » ? Eh bien non !

Pourtant c'est peut-être sur les rares navigations communes que nous avons partagé le plus de souvenirs.

Je peux difficilement parler des premières navigations que nous avons faites à la Voile ensemble, car j'ai beau être doté d'une assez bonne mémoire, il y a tout de même des limites.





Il en reste tout de même quelques images...

Je crois, mais là je n'en ai pas souvenir, que j'ai du participer à une régates vers l'âge de 3 ou 4 ans environ entre Cherbourg et le Becquet, sur la Bonite « *Thorkel* » des frères Beuve. Ce bateau, un joli plan Mauric de 7,50 mètres, avait été construit par Eric et Olaf Beuve eux-mêmes. Je me souviens très bien du chantier par contre, et de la période de construction. J'étais tout petit mais je me remémore néanmoins très bien le bateau en cours d'avancement, avec les couples dressés, les bordés qui se montent petit à petit, la bonne odeur du bois scié et de la colle résorcine, les copeaux par terre. Je pense que dès cette époque je ne pouvais imaginer mon univers futur autrement qu'au milieu des bateaux, des chantiers, du maritime, de la Mer.

J'ai découvert très tôt la magie de la transformation de la matière et il n'y a pas plus beau que la naissance d'un bateau, aux jolis formes, alors que l'on part de morceaux de matière qui ne ressemble à rien. C'est la magie du travail manuel et d'ailleurs « **si on bricolait plus souvent, on aurait moins la tête aux bêtises** » (dixit M. Audiard).

Donc, de cette régates pas de souvenirs très précis, hormis une gîte à marcher sur le bordé. Je me souviens mieux de l'équipage avec les frères Beuve, Eric, Olaf et Arold.



Thorkel

L'exact Sister-ship d'Hugrick, construite en même temps par nos amis Erik et Olaf Beuve. Elle fut revendue dans les années 70. Quelqu'un l'a-t-elle vue ?

Une autre bonite avait été construite en même temps à Cherbourg par la famille Lerouge et je vous invite à vous rendre sur le site du célèbre architecte naval Cherbourgeois Erik Lerouge <http://pagesperso-orange.fr/erik.lerouge/construction.htm> où il y a de remarquables photos qui retrace cette aventure.

J'en profite pour dire un mot de la plaisance de cette époque, surtout à Cherbourg.

Le plaisancier cherbourgeois du début des années 60 n'est pas un rupin qui s'achète un bateau de plaisance. C'est plutôt souvent un passionné, qui met toutes ses économies dans un bateau qu'il construira souvent lui-même. C'est toute une époque qui n'existe plus et Jean Mabire a beaucoup fréquenté à Cherbourg cette bande d'aventuriers courageux, qui n'hésitent pas à se retrousser les manches pour pouvoir vivre leur passion. Probablement de cette époque et de ces fréquentations est né mon désir de ne « **faire que ça** » et j'ai eu un plaisir immense lorsque j'ai battu le record de Méditerranée avec le maxi catamaran *Orange 2* d'être accueilli à Sidi Bousaïd par une grande amie de Jean, Evelyne Renaudin, qui était une des premières femmes à naviguer et qui était une des grandes animatrices du Yacht Club de Cherbourg dans ces années 60.

Probablement qu'à cette époque Jean Mabire a rêvé d'un bateau, mais son aversion totale pour le bricolage a dû certainement le décourager dans ce rêve et aussi il y avait toujours des copains en quête d'équipier.

Après, la famille a émigré loin de la Mer, aux marches de la Normandie, et c'était bien là une erreur fondamentale. Il a fallu donc attendre bien des années avant que nous puissions avoir l'occasion de remonter ensemble sur un bateau.

Il a fallu en fait attendre que j'atteigne moi-même le niveau de skipper pour pouvoir s'embarquer dans une aventure maritime ensemble, avec le fils comme patron et le père comme équipier. Voilà bien le symbole que le temps passe.

Pendant quelques années, vers le milieu des années 70, nous avons pris l'habitude de louer au moment des vacances de Pâques un petit voilier à partir de Granville. Pâques, n'était pas forcément, météorologiquement parlant, la meilleure période de l'année, mais sur le plan tarifaire, cela devait coûter deux fois moins cher qu'en été !

Ces navigations sur ce petit mousquetaire (6,50 m), nous ont permis de bien nous balader entre les Anglos, Granville et Saint-Malo. Parfois l'on restait bloqué dans un port pour cause de coup de vent et avec du recul, je me rends bien compte à quel point Maït'Jean pouvait s'adapter à toute situation d'inconfort total. En plus, soit par distraction, soit par oubli ou négligence, il avait souvent l'habitude au départ des traversées de se mouiller bêtement, soit en s'asseyant sur la serpillière trempée, ou en oubliant de fermer son ciré, ou tout simplement en se mettant systématiquement à l'endroit où il risquait le plus de prendre la première lame venue dans la figure. Mais contre mauvaise fortune bon cœur, et cette situation d'inconfort finalement l'amusait beaucoup car il y avait tellement un côté vacances et liberté que l'on pouvait bien supporter n'importe quoi, du moment que l'on pouvait partir à l'aventure sur notre frêle esquif.

A cette époque, le parfum d'aventure était d'autant plus présent que la navigation à l'estime, sans évidemment ni GPS ou autre aide électronique à la navigation, dans des zones de courants extrêmes, de marées énormes, avec des cailloux partout procurait une satisfaction d'arriver à bon port forcément inégalée aujourd'hui.



Dans ces diverses virées, nous avons eu le plaisir de partager ces navigations avec des coéquipiers très divers. Notamment Eric Blanc, Eric Vassard, Alain de Benoist et son épouse et aussi ce furent les premières navigations avec mon frère Nordahl, qui trouvait tout de même que ça mouillait beaucoup et qu'il n'y avait pas beaucoup de place pour bouger sur un si petit bateau. En plus, Nordahl, surdoué dans tout ce qu'il entreprenait et sportif de haut niveau, n'appréciait pas forcément de se retrouver dans un domaine où il n'était pas totalement maître de la situation. Par contre, tout comme moi, il trouvait que de toute façon c'était toujours mieux que l'école et qu'au moins sur un bateau il n'y avait personne pour vous emmerder. Je pense aussi que le fait qu'un si petit bateau était bien le seul endroit au monde où Maït'Jean ne pouvait amener sa machine à écrire devait vraiment lui donner à lui aussi une vraie idée de vacances.

De cette époque, je garde deux photos sympas. L'une de Jean Mabire à Gorey (Jersey), photo prise au cours d'une escale un peu prolongée pour cause de coup de vent.



Et une autre prise en cours de navigation, toujours avec son éternel pull norvégien, qui pour l'anecdote est le pull dans lequel mon frère est né (ma mère trouvant probablement que c'était bien trop conventionnel d'accoucher dans un quelconque endroit « fait pour ça » et se disant éternellement « qu'il y avait le temps », elle a en effet donné naissance à mon frère dans l'ascenseur du HLM à Cherbourg où nous habitons !



Après ces aventures dans les Anglo-Normandes, j'ai passé beaucoup de temps à naviguer en course et il y a eu peu d'occasion de naviguer ensemble. D'au-

tant plus que Jean Mabire avait toujours un programme où il était « débordé » et qu'il ne pouvait donc répondre que rarement à mes invitations maritimes.

Néanmoins, si nous ne nous sommes pas retrouvés en Mer, Jean Mabire s'est plongé au cœur de la Whitebread 1981/1982 (la course autour du Monde en équipage) pour écrire l'aventure de **Mor Bihan**. Sans aucun parti pris, je dois dire que c'est probablement un des seuls livres racontant une aventure de course au large qui soit lisible. Il faut dire aussi qu'il y avait de la matière !



Ainsi, durant l'escale argentine de Mar Del Plata, Jean a rejoint la course afin de recueillir les témoignages des uns et des autres pour écrire son livre. Par souci d'économie et pour être plus proche des équipages et pour mieux s'imprégner de l'ambiance de la course, Jean a élu domicile à bord de *Pen Duick VI*, qui courrait alors sous les couleurs de « Euromarché ». En dehors du plaisir d'être sur un bateau de légende, c'était bien là aussi sa façon de travailler : au cœur de l'événement, toujours et essayer de partager au mieux la vie des gens qu'il « raconte ». Je ferais tout de même remarquer que malgré sa grande faculté d'adaptation, Jean est resté durant toute l'escale argentine en décalage horaire permanent, en s'évertuant à se lever tôt le matin et à se coucher tôt le soir. D'où une certaine difficulté pour interviewer les équipages, qui eux par contre c'étaient parfaitement adaptés au rythme local.

Une des dernières navigations qu'il nous ait été donné de faire ensemble, c'était à bord de mon *Figaro 2*, entre Granville et Chausey.

Etant donné les conditions particulièrement clémentes, Jean Mabire a trouvé que finalement c'était bien sur un bateau que l'on était le mieux pour lire... et c'était bien là sa passion première.

Halvard Mabire



Calme blanc entre Granville et Chausey : il n'y a pas de meilleur endroit ni de meilleur moment pour lire tranquillement.



Jean Mabire, historien de l'

La normannité affirmée par l'auteur de *Drieu parmi nous* impliquait d'emblée un puissant intérêt pour les choses de la mer, mais ce n'était pas cet aspect de la personnalité et des curiosités de Jean qui s'imposait d'emblée pour les jeunes gens qui l'ont connu au début des années soixante, quand toute une génération de jeunes militants dévorait chaque mois les chroniques données à L'Esprit Public et appelées à être réunies, quelques années plus tard dans *L'Ecrivain, la Politique et l'Espérance*.

Ce que l'on retenait alors des textes et des propos échangés avec leur auteur portait davantage sur sa vision personnelle de la première moitié du siècle, une lecture aux antipodes des préjugés et des idées reçues véhiculés par les adversaires qui s'étaient affrontés au cours de la trentaine d'années qui, de 1914 à 1945, avaient été fatales à notre vieille Europe. Ce que Jean nous a d'abord apporté, ce furent les diverses pistes qui nous conduisirent à la découverte d'écrivains majeurs occultés ou interdits, la passion communicative qu'il éprouvait pour sa chère Normandie, enfin l'itinéraire personnel dont il avait tiré un rapport au monde et au sacré tout à fait original qui allait alimenter – à la lumière des feux solsticiaux rallumés depuis dans toute l'Europe – le réveil d'un « être au monde » hérité de notre plus lointain passé.

C'est durant ces années là qu'il nous entraînait – avec Janine, Halvard et Nordahl – à la Zangfeest d'Anvers ou nous mobilisait à Lisieux pour le congrès fondateur du mouvement normand... Installé à Evreux pour des raisons professionnelles, il conservait, bien sûr, la nostalgie de Cherbourg où il avait fait ses débuts de journaliste mais nous n'avions guère l'occasion d'évoquer avec lui l'Histoire maritime et il donnait alors l'impression de s'intéresser davantage à la Normandie de Jean de La Varende, qu'il était allé voir si souvent au Chamblac, qu'aux exploits des corsaires dieppois ou de l'amiral de Tourville.

Le grand succès rencontré en 1973 par *La Brigade Frankreich* l'encouragea à se tourner vers l'Histoire des combats du front de l'Est et ce furent les récits qu'il en fit qui apparurent pendant quelque temps comme son domaine de spécialité. Mais Jean n'était pas un esprit susceptible de se laisser enfermer dans un espace de recherche aussi limité. Les lectures accumulées durant sa jeunesse, l'héritage du travail accompli autour de la revue Viking et l'insatiable appétit qu'il manifestait pour l'Histoire européenne entendue dans son sens le plus large devaient naturellement le conduire, si l'occasion se présentait, vers d'autres horizons et ce fut ce qui survint à la fin des années soixante-dix et au début des années quatre-vingt. Ce fut en effet à cette époque que nous eûmes l'occasion, **Pierre Roudil** et moi-même – qui collaborions à *Historama* alors que Jean donnait



de Philippe CONRAD

lui-même des articles à *Historia*, dirigée alors par le grand monsieur que fut **François-Xavier de Vivie** – de le présenter au directeur de la revue, **Robert Allouetau** qui était également installé à Genève où il possédait les éditions Vernoy. C'est ainsi que fut imaginée la collection intitulée *Les grandes aventures maritimes*, réalisée au cours des trois années suivantes. A la croisée de l'Histoire des explorations, de celle des conflits navals, des récits de naufrages ou d'aventures humaines exceptionnelles, les amoureux de la mer et de ses horizons infinis eurent ainsi l'occasion de découvrir ou de redécouvrir, à travers une quarantaine de volumes de contenu très solide mais de lecture aisée, l'odyssée des grands navigateurs, le bruit et la fureur des affrontements navals ou les exploits des corsaires ; c'est à dire Magellan et Nelson, Lépante et Pearl Harbour, la bataille du Jutland et la poursuite du Bismarck, Leif Ericsson et Alain Gerbault... J'eus moi-même le privilège de réaliser pour cette collection deux livres consacrés respectivement aux navigations anciennes et à la recherche du continent austral, l'occasion de retrouver Pythéas, Cook ou Bougainville dont les aventures, rapportées dans les ouvrages alors destinés aux enfants, avaient enchanté mes jeunes années. Jean avait réuni pour ce travail une équipe d'auteurs venus d'horizons divers – dont une certaine **Katherine Hentic**, auteur de l'un des ouvrages de la collection *Les Maîtres des Nefs du Moyen-âge* – qu'il dirigeait avec la bienveillance qui lui était naturelle, en leur faisant partager l'enthousiasme qu'il éprouvait lui-même à la mise en œuvre de ce vaste chantier.

Revenu vers la mer – qui avait en fait toujours passionné cet amoureux du Cotentin familial des îles Anglo-Normandes et du Raz Blanchard – il tira peu après une fierté légitime des exploits réalisés par Halvard, son fils aîné. Héros adoubé par son succès dans la Minitransat, après divers autres exploits, l'intéressé partit ensuite, avec l'équipe de *Morbihan*, réaliser un tour du monde mémorable qui fournit à son père l'occasion d'un nouveau livre rendant compte de l'aventure. Le lancement par les Editions Atlas de *Découvreurs et Conquêteurs* une encyclopédie forte de cent cinquante fascicules réunis ensuite en dix gros volumes relatant l'Histoire de la découverte de la planète par les Européens fut également l'occasion pour Jean de consacrer de nombreux textes, presque exclusivement à l'exploration maritime, il présenta les aventures de Saint Brandan de Katherine et rédigea celles des navigateurs dieppois de Jean Ango, des exploits de George Anson aux grands voyages du Normand Dumont d'Urville... Mais ce fut, dès ce moment, le domaine de l'exploration polaire qui retint en priorité l'intérêt de cet amoureux du monde scandinave et des latitudes hyperboréennes. Il accumula sur ce sujet une bibliothèque spécialisée tout à fait impressionnante et ce fut à lui que revint la rédaction d'un gros tiers du volume consacré à ces aventures si



La marine

particulières, qu'il allait retrouver ultérieurement à travers plusieurs livres majeurs, dont ceux qu'il a consacré à Vitus Bering et à Roald Amundsen. Placée sous le patronage, sympathique mais très lointain d'Alain Bombard, la réalisation de cette encyclopédie – dont nous avons conçu le projet avec Gérard Bordes et que j'avais l'honneur de diriger – m'a laissé un souvenir particulièrement émouvant, du fait de la disparition si brutale et si prématurée de Gérard et en raison de l'enthousiasme et de la réactivité des différents auteurs, parmi lesquels Jean apparaissait évidemment comme l'un des plus mobilisés.

Ce fut à peu près à ce moment que survint, dans sa carrière d'écrivain et d'historien, une déception qu'il vécut mal sur l'instant mais qui fut rapidement oubliée. Le succès de la collection **Les Grandes aventures maritimes** avait en effet conduit l'éditeur à lancer une revue spécialisée intitulée **Dossiers-Histoire de la Mer** dont les perspectives commerciales paraissaient prometteuses. Ce fut tout naturellement Jean qui fut chargé de la mise en œuvre de ce projet et une dizaine de numéros furent ainsi publiés, à la réalisation desquels j'eus l'occasion de collaborer. Malheureusement, l'éditeur initial revendit le titre à l'un de nos amis qui, engagé dans des entreprises de presse sans doute trop ambitieuses, ne put poursuivre son exploitation alors que cette nouvelle activité avait convaincu Jean de quitter la région parisienne où il était désormais installé avec son épouse, pour s'établir à Saint Malo, la célèbre cité corsaire et confirmer ainsi sa vocation d'historien de marine. Son intérêt pour les choses de la mer ne se démentit pas mais les commandes des éditeurs firent qu'il dut donner la priorité à ses travaux d'Histoire militaire consacrés aux parachutistes allemands et anglais, aux chasseurs alpins ou aux combattants européens du front de l'Est.

Il eut l'heur cependant de rencontrer à Saint-Malo, Bertrand de Quenetaïn qui créa, dans le même temps, les éditions de l'Ancre de Marine et qui prit ou reprit des textes de Jean, entre autres, concernant l'univers marin, les **Vikings autour du Monde**, auparavant **Vikings, rois des tempêtes** issus directement des grandes aventures maritimes, **Ils ont rêvé du Pôle**, à la riche iconographie, – il me revient que je lui avais fourni des illustrations, à savoir les volumes du « tour du Monde » correspondant pour son livre –, Jean Mabire présente **Les grands marins normands** où l'on retrouve aussi des textes de Katherine Hentic...

Leur collaboration ne s'arrêta pas à l'univers marin. C'est dans ce cadre que Jean fut amené à consacrer ses différents ouvrages, à de nombreuses reprises, sur les stands tenus au **Festival des Étonnants Voyageurs** de Michel Lebris, qui fête cette année ses vingt ans, dans la



bonne ville de Saint-Malo, à quelques pas du quai Solidor, où Jean avait établi ses quartiers et d'où il pouvait contempler, de son bureau, l'estuaire de la Rance et, au-delà, le grand large, ce non pas comme écrivain invité extérieur mais bien comme écrivain du cru !, ce qui n'était pas pour lui déplaire.

Dans ce contexte, vu le nombre des amis présents à ce moment précis à Saint-Malo, Katherine et Jean prirent l'habitude d'organiser des soirées pour leurs amis invités, passagers ou usagers du Festival, l'une d'elle, particulièrement appréciée, fut sur le thème de la Patagonie et des Patagons...

Hélas, en dehors de la direction, dans la deuxième partie des années 1990, l'insondable bêtise et les mesquineries de petits chefs, chargés d'encadrer, sur place, et pour partie, le Festival, lui reprochèrent son indépendance d'esprit. Il n'en fit aucun commentaire mais il sentit qu'il devenait subitement *persona non grata*, ce qui assombrit ses dernières années, au moment où il subissait les assauts de la maladie qui allait l'emporter, ces petits inquisiteurs culturels, auto-censeurs auxquels nul n'avait rien demandé, ne peuvent cependant rien changer au fait qu'il a été à la fois un historien rigoureux et un merveilleux conteur qui a su faire revivre, pour les milliers de lecteurs de ses livres et de ses articles, la plupart des grandes figures, célèbres ou oubliées, de l'aventure maritime et polaire, de Barentz à Shackleton ou de l'Américain Greely au Normand Blosseville.

Parallèlement il retrouva donc la geste des Vikings ou les exploits de Roald Amundsen, cette dernière biographie sur l'explorateur polaire norvégien lui vaudra d'être récompensé en 1998 par le prix littéraire **Encre Marine**, en sa sixième édition, attribué par le Ministère de la Marine.

Le lien intime qu'il entretenait avec la mer, il a tenu à l'inscrire dans l'éternité en choisissant l'endroit où il repose et où nous l'avons accompagné, il y a déjà trois ans, là où, non loin de la Hague, vient souffler le vent puissant venu du large.

Philippe Conrad

L'« Encre marine » à Jean Mabire





« Homme libre, toujours tu chériras la mer »



« **Homme libre, toujours tu chériras la mer** », ce vers de Charles Baudelaire, extrait des **Fleurs du Mal** résume parfaitement ce qu'était Jean et son rapport à la mer.

De la Normandie, du Cotentin, si cher à son cœur, à la Bretagne, à Saint Servan, son lieu choisi de vie sur le « fjord » et l'anse Solidor, avec leurs étendues sauvages, la mer, mer des Vikings ou celle des Celtes, ne le quitte pas ou plutôt il ne quitte pas la mer. Certaines obligations de la vie l'ont éloigné d'elle mais elle l'a fait revenir... toujours.

J'ai eu le privilège de partager de nombreux moments de sa vie. Depuis petite fille, je l'ai côtoyé.

Mes premiers souvenirs forts de jeune enfant vont à son mariage avec Katherine Hentic, dans un haut lieu magique et symbolique, le Fort la Latte, dans les Côtes d'Armor. J'ai eu conscience à l'époque de rencontrer un personnage hors du commun. Déjà, j'ai ressenti que ce mariage était différent par sa teneur, par sa philosophie : la réunion de la Normandie et de la Bretagne, l'ode aux quatre éléments. Ces noces de la mer, du ciel et de la terre. Comme Katherine et Jean le soulignaient dans leur faire part de mariage... ces engagements pour la vie et l'éternité, au plus haut de la lumière et au feu du soleil.

Quel fut son bonheur de pouvoir partager ce moment très important de sa vie dans les murs du tournage de **Vikings** de Richard Fleisher... et la mer était là, l'entourant comme une mère protectrice.

Je me souviens de l'avion tournant autour du donjon. Au moment prévu pour la cérémonie, **Ingrid** et ses amies ont actionné du haut de la tour les drapeaux pour orienter le pilote, un descendant de Surcouf. Des fleurs sont tombées du ciel. Le vent les a fait dériver et **Halvard** et ses amis se sont lancés des rochers sur la mer pour les recueillir au risque de se rompre le cou.

Je me souviens de **Nordhal**, avec ses cuissardes, bottes hautes de sept lieues, qui sans relâche, après la prestation des musiciens, s'occupait de recharger les batteries et veillait sur le passage des disques. La musique celtique ne s'est jamais arrêtée rythmant de folles farandoles. A l'époque, il n'y avait pas l'électricité au Fort.

Je me souviens de Jean, un peu plus tard, aimant marcher sur la lande de Fréhel et les chemins de randonnée. Il nous faisait réviser nos classiques « **Et rose elle a vécu ce que vivent les roses...** » d'un normand Malherbe et « **Allons voir si la rose, qui ce matin avait éclosé...** », de Ronsard tout en nous faisant escalader les rochers.

Je me souviens de Jean portant une vareuse rouge et une casquette de marin.

Que de soirées festives à Solidor, à l'occasion, notamment, du Festival des Etonnants Voyageurs avec Jean et Katherine entourés de leurs amis écrivains, créateurs ou associatifs. Que de souvenirs...

Combien de fois l'ai-je surpris à contempler la vaste étendue marine ? A ces instants particuliers, personne n'aurait osé le troubler. Quelles pensées lui traversaient

l'esprit ? Certainement, il laissait libre court à son imagination, à ses pensées, sans aucune retenue. Son esprit fusionnait, bouillonnait avec cette immensité. On le sentait libre comme une vague qui joue et défie cette masse d'eau. On le sentait s'envoler comme un oiseau répondant à l'appel du large.

Dans son abondante littérature, la mer est présente notamment dans son roman **La Maëve** qui m'a le plus marquée.

La mer est une merveilleuse source d'inspiration. « **La mer est un espace de rigueur et de liberté** », phrase écrite par Victor Hugo. Le bureau de Jean, envahi par les papiers et les livres est perché en hauteur avec de larges fenêtres, face à la mer. On y voit des similitudes avec celui de cet écrivain, à Hauteville House, à Guernesey, ainsi que leur amour du bois, partagé avec Katherine et les habitants des îles Féroé, dont il parlait souvent, là où était né un roi de Norvège.

Comme un capitaine voulant diriger seul dans la tempête, Jean aimait s'isoler pour travailler, pour écrire des articles, mûrement réfléchis, ou avancer dans son œuvre. Silencieux, concentré, il menait son vaisseau dans la houle bouillonnante de ses méninges débordantes d'idées, de réflexions... à la lumière d'un phare, en ce havre de paix que représentait cet espace propice au travail, sa maison, son entourage très proche. Au moment où de nombreuses âmes se sont endormies, il trouvait plus de sérénité et cette « substantifique moelle » nécessaire à l'écriture.

Jean était pour nous tous un maître qui aimait partager ses connaissances. Narrateur hors pair, il nous transportait par ses paroles. Nous aimions l'écouter. Il savait nous ouvrir ses portes quand les uns et les autres nous avions besoin de son aide sur des sujets bien précis. Pendant de nombreuses années, avant l'arrivée d'Internet, merveilleux outil de communication, j'ai eu beaucoup de difficultés à trouver des documents sur l'artillerie utilisée sur les places fortes maritimes au XVII^e-XVIII^e, en France. Nous nous sommes rencontrés à ce sujet, à plusieurs reprises. Après de nombreuses recherches de son côté, il a su répondre à de nombreuses interrogations que je me posais. Il m'a offert **La petite histoire des armes à feu** de J. DEVOS. Grâce à lui, il a éveillé ma curiosité sur l'architecture militaire notamment la France de VAUBAN et de ses successeurs : Haxo, Serré de Rivière... Je l'en remercie encore.

Je suis retournée à Saint Servan dans l'« antre » de Jean. J'ai été subjuguée par son travail de fourmi, ses années de recherches, archivées minutieusement, article après article, photo après photo, note après note, et ce sur des sujets différents. Il a poursuivi sa recherche, sans relâche jusqu'au bout... C'est l'œuvre d'une vie. Seul un homme d'exception pouvait vouloir faire partager ses trésors. C'est un merveilleux cadeau qu'il offre à chacun, sous certaines réserves. Il laisse un portail ouvert à ceux qui auront le privilège de se plonger dans son univers très intime et d'utiliser ses différents travaux. Ce jour-là, il sera à leurs côtés...

Typhaine JOUON des LONGRAIS
amie de Jean et Katherine Mabire.



Jean et les pêcheurs du Cotentin

Jean respectait et admirait profondément le monde de la pêche. Les marins pêcheurs ; dignes héritiers des Vikings pour Christian Letourneur ou perçus par Victor Hugo comme de véritables forçats des mers.

Mais Jean, lui, ne s'est pas contenté de les regarder faire cap au large planté le long du quai, non, Jean les a tutoyés, a partagé leur labeur quotidien, leur peine et leur passion du grand large.

Dans son livre *Pêcheurs du Cotentin*, il s'adressait à eux en ces termes : « **Matelots que j'ai connus, matelots avec qui j'ai partagé le pain et la veille, matelots dont je revois les visages et dont j'entends les paroles à vingt ans de distance, matelots du Cotentin, vous m'avez appris qu'il n'est pas d'autre loi que celle de la mer : les marées rythment votre vie comme les saisons devraient rythmer celle des terriens. Seriez-vous les derniers pour qui la nature n'est pas un paysage, mais l'essence même de la vie ?** »

Jean les respectait et c'était bien réciproque. Pas facile pourtant de gagner la confiance de ces hommes durs et courageux, au caractère forgé par la houle et les embruns. Cette sympathie des hommes des mers envers le journaliste et l'écrivain qu'il était, je la vis depuis ma plus tendre enfance.

En effet, si je témoigne ce bulletin consacré à Jean et la Mer, c'est que j'ai un peu grandi au rythme des marées. Natif de Cherbourg, petit fils de marin pêcheur, je me souviens tout gamin du retour au port de mon grand-père. Il faisait la grande pêche comme on dit. Il était patron à la fin des années quatre-vingt du « *Marie-Anne de Bretagne* », chalutier Cherbourgeois de vingt-deux mètres.

Bien plus tôt, au début des années cinquante, mon grand-père quitte avec une poignée de copains son village natal, le petit port de pêche de Grandcamp Maisy dans le Calvados. Ils s'installent dans le Cotentin avide du grand large et des pêches en mer d'Irlande. Il devient second à bord du chalutier le *Mimi-et-Charlot*, sous les ordres de **Paul Bertaux**, un grandcopais lui aussi, et

navigue avec **l'abbé Lohier**, plus connu sous le nom de *Côtis Capel*. Prêtre ouvrier, poète de la langue Normande. C'est à cette époque que Jean rencontre ces marins avec lesquels il vivra tant de passion.

De 1954 à 1964, alors jeune journaliste à *La Presse de la Manche*, le quotidien Cherbourgeois, Jean décide d'accompagner ces pêcheurs professionnels pour partager et vivre le quotidien des pêcheurs du Cotentin. En automne 1956, il embarque à bord du chalutier le *Mimi-et-Charlot* basé à Cherbourg, plus tard il navigue sur un cordier du port de Dielette dans le Hague, relève les casiers à Omonville la Rogue, puis s'en suit St Vaast la Hougue dans le Val de Saire. Et bien sûr à Barfleur, le village natal du charpentier maritime Etienne, constructeur du *Mora* ; le *Snekkard* qui permit à Guillaume le Conquérant de se rendre en Angleterre à la bataille d'Hasting en 1066. Jean réalise ainsi, une douzaine de marées dans les différents ports de la presqu'île du Cotentin. Une fois à terre, il témoigne à travers des reportages qui paraissent dans les colonnes de *La Presse de la Manche*. Il immortalise ces scènes de vie du plus dur des métiers.

Au milieu des années soixante-dix, ces récits sont mis en page et édités aux éditions Heimdal pour notre plus grand bonheur. Tranche de vie unique de la pêche à cette époque, on y retrouve un Jean Mabire authentique et si proche de ces hommes des mers.

Certainement pas le plus connu de sa longue bibliographie, cet ouvrage relève d'une importance toute particulière en ces temps où tout se bouscule dans tous les sens au détriment des plus anciennes traditions. Jean l'avait déjà compris déjà à cette époque et nous livre là son témoignage d'un métier que nos anciens pratiquaient avec passion et qui souffre aujourd'hui des mêmes maux qui rongent notre civilisation.

Benoît Decelle



L'équipage du
Mimi-et-Charlot :
Côtis-Capel
à droite
(avec les lunettes)
et le grand-père
de Benoît Decelle
au milieu
du groupe



La Mer

Tout un symbole ce texte intitulé simplement **LA MER** est cosigné Fernand Lechanteur et Jean Mabire, texte paru dans le livre **La Manche**, ouvrage publié avec le concours du Conseil Général par Manche Tourisme. Les ayant connu et entendu tous les deux – relire la préface des **Poètes Normands et de l'héritage nordique**, notamment sur la poésie orale – et il ne faut pas oublier non plus l'apport de Paul-René Rouxel en matière de mer et de Normandie maritime, qu'il a pratiquées dans tous les sens du terme –, je pense que pour l'article **La Mer**, l'un a retranscrit les propos de l'autre, en une commune harmonie de pensée et dans la saveur du langage, d'une langue normande expressive, précise, en voie de disparition, et dans le respect des travailleurs de la mer, que ce soit la pêche à pied, la pêche en mer, ou la récolte du végétal marin.

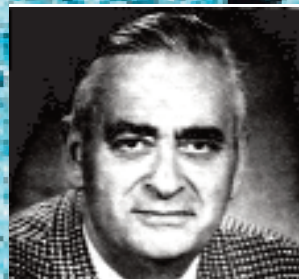
L'on parlera d'ethnologie, comme pour **Pêcheurs du Cotentin**, de sociologie, de parlers. Je crois, que sur le thème de la mer, ce papier ouvre la porte à l'**ÉCOLOGIE**... En sa prime jeunesse, pour la pratique, et jusqu'à la fin, par ses écrits, Jean Mabire a été, là aussi, un **PRECURSEUR**.

Ce texte est important et les deux signatures également : l'an prochain, nous fêterons le centenaire de la naissance de Fernand Lechanteur près du monument élevé à Agon Coutainville, en son hommage, mais également, à celui de tous les **GRANDS NORMANDS**, hymne de pierres levées à la Normandie, toute la Normandie, et il sera grand temps alors de préparer le 11e centenaire de la Normandie en 2011 – **HAUT LES COEURS – HARO – QU'ON SE LE DISE...**

Katherine HENTIC-MABIRE

La pêche était autrefois l'activité essentielle des gens de la côte, pêche côtière à la mauvaise saison, et « grande pêche » à Terre-Neuve quand revenait le printemps. Les Agonais et les Blainvillais fournissaient environ trois cents hommes, de quoi armer dix bateaux, et avec les capitaines encore... Saint-Pierre-et-Miquelon faisaient alors partie de l'univers sentimental de nos gens. Les petits enfants en entendaient parler aux veillées. On connaissait les noms de chaque « banc » bien mieux que celui du moindre « clos » de Tourville, la commune voisine. En ce temps-là, de l'autre côté du Havre, les marins de Regnéville s'engageaient pour le long cours ou le cabotage. Le déclin de la marine à voile mit fin à la grande migration annuelle, et les gars du pays qui avaient « **la morue dans le sang** », plutôt que de franchir le Couesnon pour s'engager sur les Terre-neuvas de Saint-Malo, préférèrent mener l'existence des « racleurs d'océans » à bord des chalutiers modernes de Fécamp.

Il y eut autrefois jusqu'à vingt-cinq bateaux à Blainville qui pêchaient le homard et, par milliers, les grosses huîtres dites « pieds de cheval », vendues alors quatre sous la douzaine. Les marins dont les barques bravaient le gros temps à plusieurs milles en mer considéraient comme une besogne mineure le travail dans les pêcheries. Celles-ci, en forme de V, dont chaque haie mesure deux cent cinquante mètres, sont constituées de pieux verticaux, les « palets » enfoncés profondément et reliés par un clayonnage horizontal. De gros cailloux disposés à l'intérieur et un treillage serré qui s'arrondit à l'angle consolident l'ouvrage. La pointe s'appelle le « goulet ». C'est là que le poisson est retenu quand la mer se retire et il ne reste plus qu'à le capturer avec une « libette ».



La fureur des flots ouvre l'œil à la mer, à la breche du flanc de la pêcherie, qui s'est réparée en quelques heures. On a vu dans le passé des « bandes » de maquereaux, qu'on descendait à la fourche dans les charnières. Évidemment de plus en plus rares les « **paysans de la mer** », ces gens des pêcheurs au large de « cultivateurs » trouvant une meilleure ressource avec les « bouchots à meule », qui prospèrent un peu partout et se gargarisent d'abondance, alors que la pêcherie ne livre parfois qu'une douzaine de mauvaises godes.

La pêche à pied a ses professionnels qui, eux, seraient plutôt des jardiniers. Ils ont le geste sûr pour piquer sous cinquante centimètres d'eau la sole qui se confondait avec le sable, mais qu'à « levée » (comme on lèverait un lièvre au gîte), un râteau plus large que celui qui servait jadis à la fenaison. On ouvre des sillons à la bêche, au havet la nuit sur la plage, pour la pêche au lançon. Tendre et « beiter » convenablement les lignes est un art, et pas à la portée du premier venu. On les relève en suivant la mer qui se retire car les miquettes ne tarderaient pas à mettre à mal les bars pris aux hameçons.

Les efforts de l'amateur qui promène son « hagnet » dans les mares sont récompensés par quelques centaines de grammes de crevette ou de bouquet. Les habitués savent quelles « houles » profondes ont les chances d'abriter le homard ou le congre traqué à l'aide d'un double crochet emmanché de long au bout d'une « vaule » et que les forgerons des régions côtières savaient tremper, ni trop, ni trop peu.

Jardiniers des rochers et des sables encore, ceux qui utilisent la « houe », comme à Saint-Rémy des-

Landes, pour remplir leur hotte de ces crabes qu'on appelle les « dormeurs ». Les moins experts se vengent sur les « vignots ou brellins » qu'il n'y a qu'à ramasser.

Mais la cote ouest du Cotentin réserve d'autres attraits pour les pêcheurs à pied qui accourent les jours de marée, en grand nombre, gens du littoral qui délaissent alors tout autre travail, terriens qui, la saison du foin passée, offrent à leur famille et à leur domesticité ce moment de détente (on y allait en carriole, autrefois, et c'était jour de fête), estivants, à présent, qui prennent goût à cette distraction : la pêche aux coquillages. N'avons-nous pas vu, sous Coutainville ou aux Salines, des milliers d'hommes et de femmes faire des kilomètres, l'eau à mi-jambe, en allant aux praires, armés d'une fourche à cailloux.

Les noms des coquillages varient d'un lieu à l'autre. Les praires s'appellent à Agon les « hanons », à Briqueville des « rouleresses », à Garville et Pirou des « moutons », ailleurs des « rigots », ou des « riboules ». Les polaires sont à Coutancille les « coques d'affiches ». A propos des « coquins », les Agonais disent parfois « les Brestilliers des « tortues », à Bretteville-Bourg ou Granville, on les désigne ainsi sous les noms de « tortues », « hoguelus », ou « mellescos ». Gardons-nous d'oublier les « monches d'éculeu », les ormeaux fort estimés des gastronomes, les coques brèches ou les rouques, sortes d'herbier et autres. Ne méprisons pas même la brette ou « œil de brette », qui se décolle d'un coup de c.

Le marécologue, s'il converse avec ces pêcheurs originaires de l'étranger, ne rentrera pas bredouille. Il attrapera d'elzins et d'rauns bavous, marchands d'peissoun et péquous d'coques, cueillous d'liquen et halous d'vraie. Il verra plutôt de silhouettes qui peuplent, aujourd'hui, comme hier, une immensité où brillent sous un ciel gris les flammes d'eau, dans un paysage de sable ridé en vagues fines, de paquets d'algues oranges ou verdâtres, de rochers sombres et dentelés.

On ne saurait évoquer le temps où « **tout un peuple allait à la mer** » sans parler de l'extraction de la tanque et de la récolte du varech.

Le droit au mariage a été, jadis, le sujet de plus d'une querelle entre les villages et les familles.

La voiture à cheval allait jusqu'à place, à travers les rues, et les varech, coupé au « fauchet » (faucille en fer épais, peu recourbée), était entassé dans des pouques et dans ces curieux paniers qu'on appelait des « crels », ou les grandes « drammas », circulaires à fourques d'anses sur tout leur pourtour, qui avaient trois mètres de diamètre.

On récoltait, et on récolte encore ainsi, le lichen, dont la gélatine entre dans la composition des entremets et pâtes dentifrices. Les doris revenaient chargés à couler des rochers qui découvrent au-delà du Phare de Sénéquet.

Il y avait aussi la pailleule (le nom savant est zoster), qu'on fauchait à la faux, l'eau à la ceinture, et



*L'esnèque de pierres érigé à la pointe d'Agon,
en l'honneur de Fernand Lechanteur.*

qui, séchée, servait au rembourrage des matelas, dos-
siers et coussins.

Le varech était pour les maraîchers un engrais marin apprécié, mais la tange qu'on utilisait, mélangée à des fumiers et terreaux, donnait lieu à un trafic plus important. Sur une profondeur de quarante kilomètres des fermiers ont eu leur fertilité aux charrois et une femme a épousé de la tange : « un dur au moyen-âge du siècle dernier vers 1850, d'un mille cultures prenaient chaque jour la direction du havre de la baye et en eut compta cinq cent au port de la Roche ».

Le vareau n'est plus chargé sur les tombereaux mais sur des remorques des tracteurs. Notre génération croit avoir tout le même, de superbes allages... Le zone littorale du Cotentin, un peuplement de gens qui ont tiré de la pêche grasse ou peure, leur subsistance, et un appoint à leurs revenus des petits paysans restés pêcheurs au moins dans les villages, d'hommes rebelles aux contraintes et qui ne se plient guère qu'au rythme du calendrier dans le cycle de la nature. Un monde à part que ce domaine des « côtois » qui a sa poésie et sa légende, son folklore et presque sa mythologie.

De tout temps, l'immensité de ce continent qui s'offre à nous deux fois en vingt-quatre heures à provoqué chez l'homme, même le plus humble, ce juste sentiment de liberté qu'aucun régime politique, malgré les législations restrictives multiples et parfois contradictoires, n'a su ni entraver, ni limiter.

Les « *maïdus* » manquent rarement le rendez-vous de la « *basse-ai* » parce que la pêche leur offre une aventure sur place, mais toujours renouvelée, et aussi une évocation magique qui les ramène, libres et solitaires, comme à l'aurore des civilisations, hors du temps et hors d'une société de plus en plus tyrannique.

A notre époque, on ne saurait trop chanter cette communion avec l'univers que suscitent encore les élans primitifs des coureurs de grève. Et ce n'est sans doute pas une coïncidence qui fait que sur le littoral normand, les vieilles gens meurent quand la mer descend.

Fernand LECHANTEUR & Jean MABIRE





3e randonnée dans les pas de Jean Mabire

Et de trois ! Continuant la tournée des départements normands entamée en 2007, c'est en baie de Seine (là où débuta la partie proprement normande de l'histoire de cette région) que se sont rassemblés, le 21 mai au matin, quelques dizaines de fidèles, pour cet hommage annuel, unitaire et itinérant présenté dans le dernier numéro du bulletin de l'AAJM.

Membres ou sympathisants de différentes associations culturelles normandes qui, toutes, se retrouvent dans l'œuvre et la pensée de Maître Jean, c'est au pied du Pont de Normandie qu'ils ont mis sac au dos pour un nouveau pèlerinage « dans les pas de Jean Mabire ».

Au menu, cette année : vingt-deux kilomètres sous le soleil, ponctués par quelques arrêts sur des sites liés aux premiers temps de l'histoire du duché de Normandie (l'un des thèmes majeurs de l'œuvre de JM), un joyeux pique-nique et une petite cérémonie dans une clairière au sommet du Mont Courel, qui domine la Seine et trois départements normands.

Tout cela dans une ambiance très conviviale et un véritable esprit unitaire (six associations représentées, des païens et des chrétiens, des marcheurs des deux sexes et de tous âges – dont une bonne moitié de jeunes, ce qui nous réjouit, bien évidemment).

Rappelons, pour finir, que les promoteurs de ce rassemblement normand (membres de l'AAJM) ne verraient aucun inconvénient (bien au contraire) à ce que leur initiative soit reprise ailleurs ; Jean Mabire compte des admirateurs partout et il n'y a pas de copyright sur cette activité ! Ils sont même prêts à faire bénéficier de leur modeste expérience ceux qui souhaiteraient organiser un tel hommage dans leur région ¹ (l'échelle régionale semblant vraiment être l'idéal pour ce type d'activité).

¹. contacter le secrétariat de l'AAJM, qui transmettra.



Sous le soleil... triomphant, comme le dit la chanson, les marcheurs longent la Seine vers le Pont de Normandie, drapeaux au vent.





Le mot du secrétaire

Le samedi 28 mars 2009, nous avons tenu notre Assemblée Générale ordinaire au cœur de l'Abbaye de Saint Martin Mondaye en Calvados. Le crachin normand a accueilli les adhérents venus plus nombreux que l'an passé et le soleil a salué la fin de nos discussions.

Le Président d'honneur de l'A.A.J.M., **Didier Patte** nous a fait l'amitié de sa présence profitant pour évoquer la mémoire de **Paul Sérant**, lui aussi « Président d'honneur » de l'association. Didier Patte a suggéré de rééditer des livres de Jean Mabire épuisés afin que cela bénéficie aux jeunes qui ne l'ont pas connu.

Katherine Hentic-Mabire a remercié le travail des équipes qui se sont succédées à l'A.A.J.M., notant que le rajeunissement de celles-ci était révélateur de l'influence encore grande que Maït'Jean exerce sur la jeunesse. Elle a invité tous ceux qui se disent « amis » de Jean Mabire à apporter leur contribution en tant qu'acteur et pas seulement en tant que public en se faisant les relais, l'écho de l'association autour d'eux.



Puis le Président, **Bernard Leveaux** a conclu nos discussions et nos échanges avec les adhérents présents en donnant un objectif ambitieux mais réalisable de 500 adhérents permanents car l'année qui vient de s'achever a montré que l'accroissement du nombre d'adhérents n'était pas un « feu de paille ». Mais pour cela il est nécessaire – voire vital – que chacun renouvelle son adhésion.

Nous sommes donc repartis pour une année à préserver la mémoire de notre ami Jean Mabire et à faire connaître son œuvre vers le plus grand nombre. Nous continuerons à œuvrer dans ce sens et nous espérons qu'à chaque parution de notre bulletin de liaison et chaque évolution de notre site Internet vous allez encore mieux connaître Maït'Jean, le découvrir ou le redécouvrir.

Le bureau se joint à moi pour vous remercier de votre soutien et de votre fidélité.

Fabrice Lesade



Une partie du Bureau de l'AAJM, de gauche à droite : Benoît Decelle, Katherine Hentic-Mabire, Bernard Leveaux, Didier Patte et Sébastien Colin



« Nous ne changerons pas le monde, il
ne faut pas se faire d'illusions, ce n'est
pas nous qui allons changer le monde,
mais le monde ne nous changera pas. »

Jean Mabire, *La Notion de Communauté*

12e Haute Ecole Populaire – août 1997
St Bonnet-le-Courreau en Forez

Publication de l'Association des Amis de Jean Mabire
15, route de Breuilles - 17330 Bernay Saint Martin
amis-mabire@hotmail.com
<http://amis.mabire.free.fr>

Conception : Les Editions d'Héligoland TM 2009
www.editions-heligoland.fr
BP2 -27290 Pont-Authou (Normandie)